

- Il y a 40 ans était publiée la traduction française du grand roman culte d'Umberto Eco.
- Pour cet anniversaire, le livre est réédité avec, en cadeau, des croquis et notes préparatoires du romancier.

La genèse du génial "Nom de la rose"

Évocation Guy Duplat

C'est un des romans les plus marquants de l'après-guerre qu'on célèbre cette année avec le 40^e anniversaire de la première édition française du *Nom de la rose* d'Umberto Eco. Un succès mondial qui n'a cessé de passionner autant le grand public que d'innombrables exégètes. Prix Médicis à sa sortie, il fut adapté au cinéma en 1986 par Jean-Jacques Annaud avec Sean Connery dans le rôle de Guillaume de Baskerville et Christian Slater dans celui d'Adso de Melk.

Pour marquer l'anniversaire de ce succès spectaculaire, Grasset réédite le roman dans une nouvelle édition augmentée. Une trentaine de pages sont ajoutées avec des croquis de la main d'Umberto Eco et des notes préparatoires qui permettent au lecteur de se faire une idée de la genèse du projet romanesque. Une longue postface d'Eco, de 1983, est jointe aussi au roman.

Le *Nom de la rose* était paru en Italie en 1980. C'était le premier roman d'Eco alors qu'il avait déjà près de 50 ans et qu'il était connu pour ses ouvrages savants de sémiologie et pour son érudition encyclopédique.

L'histoire se déroule en 1327, dans une abbaye bénédictine située entre la Provence et la Ligurie, dans un temps très troublé d'hérésie et d'inquisition. C'est dans ce lieu voué au silence et à la prière, admiré de tout l'Occident pour la science de ses moines et la richesse de sa bibliothèque, que va se dérouler l'enquête de Guillaume de Baskerville. Cet ex-inquisiteur se voit prié par

l'Abbé d'éclaircir au plus vite les raisons de la mort d'un de ses moines, retrouvé sans vie au pied des murailles. Et tout se jouera dans l'enceinte de l'abbaye pendant sept jours...

Sept moines – autant qu'il y a de journées dans le livre – sont retrouvés morts dans des circonstances suspectes. Guillaume de Baskerville est accompagné du jeune novice Adso de Melk confié par son père au clergé et qui est le narrateur de l'histoire. Parmi les protagonistes, on peut citer encore le dominicain Bernardo Gui venu se mêler à son tour de cette sombre affaire à la demande du Pape.

Le roman est une enquête policière à la Sherlock Holmes doublée d'un débat d'idées et truffée de citations savantes qui en donnent la dimension allégorique. Le nom de Baskerville et celui d'Adso renvoient à Conan Doyle, l'auteur du *Chien des Baskerville* et créateur de Watson ("Élémentaire mon cher Watson") le fidèle second de Sherlock Holmes comme Adso l'est de Guillaume de Baskerville.

Rire

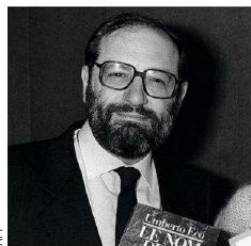
Toute l'action tourne autour de la bibliothèque-labyrinthe qui contient, parmi ses trésors, des manuscrits de textes inconnus. On apprendra qu'il s'agit de la mythique deuxième partie de la *Poétique* d'Aristote, portant sur le comique, et

dont la portée subversive était considérée comme incalculable.

Les meurtres sont liés à la lutte implacable des moines pour s'approprier le manuscrit inconnu qui nourrit les convoitises et aiguillonne toutes les passions. Dans les pages finales, Adso, très vieux, médite après coup sur des fragments retrouvés de la bibliothèque détruite, qui se mêlent à ses propres souvenirs. Si le manuscrit a été détruit, c'est parce que c'était un traité sur le rire, et que les moines n'ont pas voulu qu'on pût rire de la vérité.

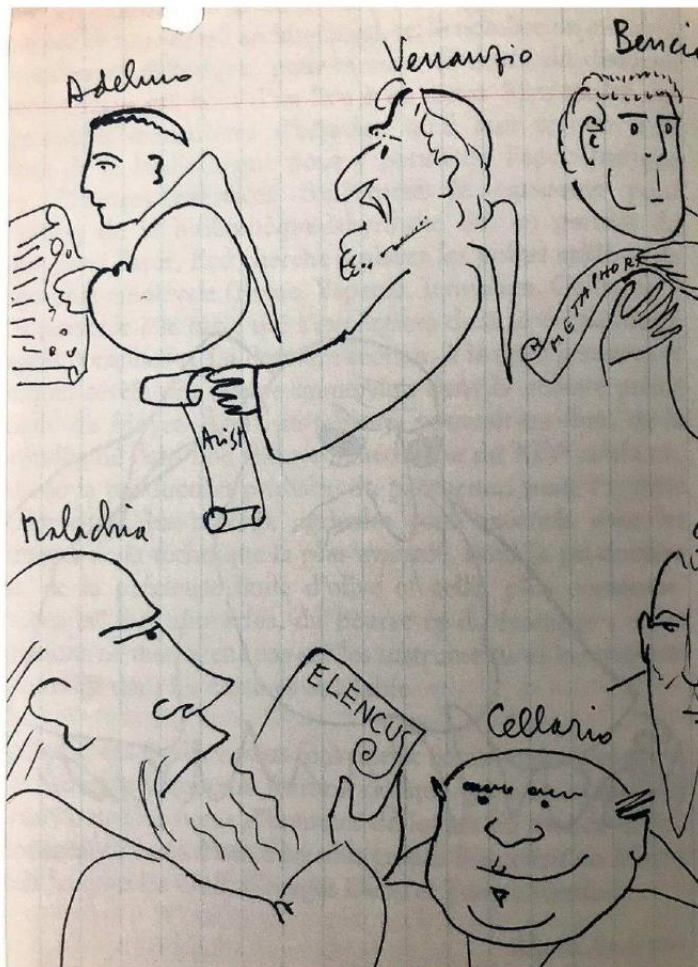
Umberto Eco a raconté la genèse du *Nom de la rose*, né, disait-il, d'une "petite idée": "Ce serait amusant d'empoisonner un moine pendant qu'il lisait un livre mystérieux." Hop, et voilà qu'il commença à écrire 500 pages. Non sans transpiration. Pour ce roman, il avait dessiné les portraits de chacun des moines et fait les plans, comme un architecte, de tous les détails de l'abbaye. Ce sont quelques-uns de ces dessins qu'on découvre aujourd'hui en appendice du livre.

Pendant deux années, Eco avait accumulé les notations pour créer, disait-il, un univers crédible pour son livre. Il avait ainsi écrit à un ami biologiste pour lui demander si on pouvait concevoir un poison invisible et inodore qu'on déposerait sur les pages d'un livre et qui tuerait celui qui le manipule sans gants. Dans la postface qu'Eco a

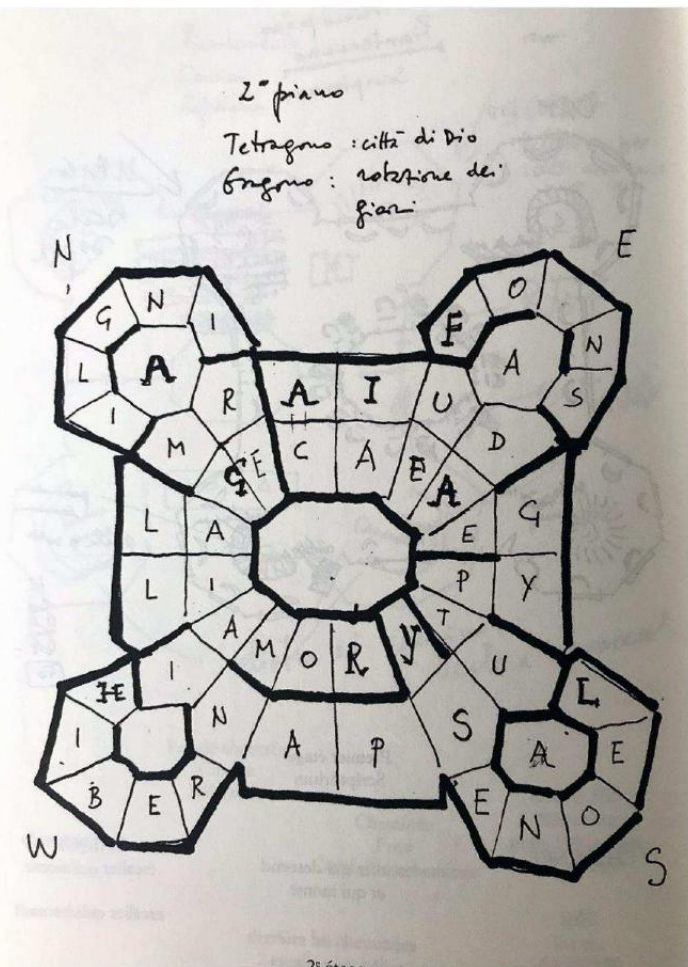


Umberto Eco

En 1982, il reçoit le Médicis étranger pour "Le Nom de la rose".



Umberto Eco avait dessiné de nombreux croquis pour élaborer son roman.



GRASSET

rédigée trois ans après la sortie du roman, il précise qu'il a aussitôt détruit la lettre de son ami de peur que ce document ne soit un jour découvert par d'autres, dans un autre contexte, et le mène, lui Umberto Eco, directement en prison.

Umberto Eco a fait de longues recherches sur l'architecture des abbayes, jusqu'à étudier le nombre de marches dans l'escalier à colimaçon afin de déterminer le nombre de mots que deux moines pouvaient s'échanger en le montant. Pour rendre crédible l'incendie final de l'abbaye, il dut prévoir des meurtrières au labyrinthe formé au centre de l'abbaye, afin que l'air nécessaire à la combustion arrive bien là!

Carré magique

Pour concevoir cette bibliothèque, découvre-t-on dans ses croquis, il est parti du carré magique (en latin) de Sator et des points saillants de la géographie médiévale. On voit aussi dans ces dessins comment il envisageait les techniques agricoles d'alors.

On sait que pour *Le Pendule de Foucault*, son second roman, il avait refait plusieurs nuits, le trajet dans les rues de Paris, tel qu'il est raconté dans le roman, détaillant tous les lieux dans un dictaphone qu'il portait sur lui. Eco avait besoin de s'appuyer sur des images précises pour écrire.

Le roman n'est pas qu'une enquête policière, loin de là. Définir le genre de ce roman est une entreprise impossible, tant il y a de couches de sens à cette œuvre. À sa sortie en 1982, *Le Monde* en citait plusieurs: roman policier, récit historique sur l'Europe du XIV^e siècle et sur les conflits de pouvoir entre l'Empire et la Papauté, étude des courants héré-

tiques qui déchirèrent la chrétienté, réflexion sur les signes et les textes, sur les livres et sur les mots. En effet, derrière le bénédictin, se profilent aussi les images et la pensée de Roger Bacon et de Guillaume d'Occam, dont l'empirisme et la logique orientent ses investigations.

Mais le critique du *Monde* ajoutait qu'"à dire ainsi les choses, il y a de quoi inquiéter plus d'un lecteur, fût-il curieux et de robuste appétit. C'est pourquoi il faut dire, tout de suite, et avec force, qu'il s'agit surtout d'un très remarquable roman, dans le sens le plus classique de ce mot, où des personnages de fiction sont entraînés dans des séries d'épisodes captivants et imprévus, tout en donnant à l'auteur l'occasion de peindre et d'analyser des caractères. Il n'est nullement nécessaire d'être un médiéviste chevronné pour suivre les péripéties du livre".

Le titre

Umberto Eco hésita pour le titre. Il avait pensé d'abord à *L'Abbaye du crime*, mais cela aurait insisté sur la seule composante policière. Il pensa à titrer *Adso de Melk*, mais les éditeurs italiens n'aiment pas, disait-il, des noms propres en titre. L'idée du *Nom de la rose* lui vint quasi par hasard. Et renvoie à la dernière phrase du roman, un vers en latin: "*Stat rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus*" qu'on peut traduire librement par "*Le nom de la rose ancienne se tient, nous gardons les noms nus*". Pour montrer qu'après l'incendie de l'abbaye, quand les choses ont disparu, nous conservons encore d'elles "*de puris nominis*". Umberto Eco aimait bien ce titre suffisamment flou, dit-il, "*pour embrouiller les idées et non les embriquer*".

Le génial *Professore*, l'universitaire, l'érudit universel, le spécialiste mondial de la sémiotique, le théoricien du langage, le romancier, Pic de la Mirandole converti à l'Oulipo, grand alchimiste est mort en 2016 à 84 ans. Chaque fois qu'on l'écoutait, on était ébloui. Il y avait comme une aura d'intelligence et de charme qui le précédait toujours, un silence qui annonçait l'ouragan de mots et de références brillantes. Il séduisait de suite. Barbe poivre et sel, sourire malin, silhouette ronde, yeux fous derrière les lunettes, le "*Borsalino*" sur la tête.

Umberto Eco accumulait la science avec une frénésie glotonne. Sa bibliothèque était digne de celle du *Nom de la rose* et comptait 50 000 livres: 30 000 à Milan, 20 000 à la campagne.

Il y aurait beaucoup à chercher et à trouver dans les livres d'Eco et celui-ci en particulier, truffé de citations, de pastiches, de références sérieuses ou fantaisistes. Umberto Eco s'amusait à lire les exégèses qu'on avait faites de ses romans. Pour lui, toute interprétation est légitime. L'auteur doit se taire. Mieux encore, il explique dans sa postface que "*l'auteur devrait mourir après avoir écrit. Pour ne pas gêner le cheminement du texte*".

Eco maniait le gai savoir. Il aurait pu écrire un pavé assommant, et il a, au contraire, écrit un roman qu'on lit d'une traite, qui est captivant, drôle, inattendu, plein d'érudition passionnante. Quarante ans après sa première édition, le livre garde toutes ses qualités.

→ "*Le Nom de la rose*", roman réédition de 2022, d'Umberto Eco traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Grasset, 608 pp. 26 €, version numérique: 18 €.